

Analyse psychopathologique comparée des usages du signe dans la névrose et la psychose

Arthur Mary¹

(1) LIRCES & Université de Nice-Sophia Antipolis
a.mary@gmx.com

Résumé L'auteur, psychologue clinicien, rend compte d'une construction théorique visant à distinguer différents usages possibles du signe linguistique selon les trois grandes structures éthiques (névrose, psychose et perversion) traditionnellement reconnues par la psychopathologie clinique d'orientation psychanalytique. Il propose la modélisation de deux principaux usages du signe (usage référentiel et usage sui-référentiel) ainsi que du rapport du locuteur à la langue qui se déduit de son usage du signe.

Abstract The author, a clinical psychologist, reports a theoretical construct to distinguish the possible uses of the linguistic sign according to the three major ethical structures (neurosis, psychosis and perversion) traditionally recognized by the psychoanalytically oriented clinical psychopathology. He proposes the modeling of two major uses of the sign (a referential use and a sui-referential use) and the relation between the speaker and the language system which is derived from his/her use of the sign.

Mots-clés : signe, discours, éthique, névrose, psychose, holophrase, signifiant

Keywords: sign, discourse, ethos, neurosis, psychosis, holophrase, signifier

1 Introduction

Les trois grandes structures psychopathologiques que sont la névrose, la psychose et la perversion, sont trois modalités différentes d'être-au-monde. Nous les considérons ici comme trois positions éthiques, c'est-à-dire, trois façons de se rapporter à autrui. Trois « mise[s] en question [différentes] de ma spontanéité par la présence d'autrui », pour reprendre une définition que donnait Emmanuel Levinas de l'éthique. Notre hypothèse est la suivante : dans sa façon de mobiliser la langue dans l'occasion d'un discours chacune de ces positions éthiques fait un usage spécifique du signe linguistique. Nous tâcherons de préciser cette spécificité ; ou pour le dire autrement, nous dégagerons ce qui demeure invariant dans l'inscription langagière de chacune de ces options éthiques. Nous présentons ici ce qui s'est déduit de rencontres cliniques, soit précisément le discours singulier d'un locuteur particulier avec autrui (en l'occurrence un clinicien) – et cela quel que soit le support sémiotique emprunté : verbal, écrit, graphique, gestuel... –, méthode du cas par cas donc, qui exige certaines précautions quant aux conditions et aux possibilités de généralisation de ce que la clinique rencontre de singulier.

Le recours à la logique et à la linguistique permet d'introduire certaines distinctions fines entre les différentes structurations éthiques que peuvent prendre les discours. Nous tenterons ainsi de tirer les conséquences pour chacun de la structure de la langue, et particulièrement de l'articulation différentielle des signes linguistiques entre eux. Et cette différence joue son rôle aussi bien dans les rapports syntagmatiques (rapports de successivité, de contiguïté des signes dans la chaîne parlée, rapports dont le signe tire sa *signification*) que dans les rapports paradigmatiques (rapports associatifs hors de la chaîne du discours, rapports dont le signe tire sa *valeur*). Ce qui paraît distinguer les différentes structures éthiques tient ainsi à l'*usage* qui est fait du signe linguistique et donc à l'attitude spécifique à l'égard des éléments langagiers. Saussure a proposé d'imaginer la langue comme une symphonie dont la « réalité est indépendante de la manière dont on l'exécute ; les fautes que peuvent commettre les musiciens qui la jouent ne compromettent nullement cette réalité » (Saussure, 1972, 36). Façon de souligner que la langue est structurée de la même façon pour tous et indépendamment de ce qu'on y fait mais qu'il existe néanmoins des manières singulières de l'exécuter (et on pourrait sans doute élargir cette perspective aux systèmes sémiotiques a-signifiants). Ainsi, quelle que soit la façon d'exécuter la langue, la propriété différentielle des signifiants n'est pas modifiable. Nous tentons de préciser la spécificité de l'usage du système-langue par chacune de ces trois éthiques. J. Kristeva emploie le terme d'*idéologème* pour cerner une valeur historiquement déterminée du signe linguistique, dont l'évolution et les transformations façonnèrent intrinsèquement l'histoire littéraire (Kristeva, 1974). Je propose d'entendre ce concept d'idéologème comme le système sous-jacent qui régule l'usage du signe et structure *a priori* son champ et sa modalité de déploiement *dans le discours*. Idéologème est le nom que je donne ainsi aux différents usages possibles du signe dont les propriétés intrinsèques, insistons, sont néanmoins les mêmes pour tous. Ces différents usages sont en somme des attitudes, des dispositions, des façons de se rapporter aux éléments d'un système symbolique et de les mobiliser singulièrement dans un discours. Nous en reconnaissons deux principaux : le *signifiant* (lacanien) dans ses usages névrotique ou pervers et l'*holophrase* psychotique.

Le tableau suivant présente le développement qui lui fera suite. Faute de place pour détailler suffisamment clairement l'usage pervers du signe, nous renonçons à le présenter ici. J'ajoute une dernière ligne ouverte, car reste à comprendre la spécificité de l'idéologème au cœur de l'autisme que j'écarte méthodiquement de ce travail inaugural. Il ne faut pas exclure non plus

que des idéologèmes particuliers puissent être à l'œuvre dans la schizophrénie, la mélancolie, ou les états limites. Prenons soin enfin de toujours maintenir ouvert ce tableau, ou mieux : de savoir nous affranchir des nosographies quelles qu'elles soient, afin de ne pas être sourds aux inventions jusqu'à présent inouïes que nous réservent les locuteurs qui prendront la parole, quitte à ce que ces « inventions de l'autre » (Derrida, 1984) échappent totalement à cette classification programmatique. C'est donc comme abstraction théorique qu'il faut entendre mon jeu de concepts. Concepts toujours formés « de l'oubli de ce qui différencie un objet d'un autre » (Nietzsche).

Ethique	Idéologème	Usage	Articulation
Névrose	Signifiant	Usage représentationnel	$S_2=\{S_1,\emptyset\}$ différentiel, hétérogène
Perversion	Signifiant	Usage exclusif	$S_2=\{S_1,\pm\}$ différentiel, homogène
Psychose	Holophrase	Usage sui-référentiel	$H_n=\{H_n,\$ \}$ différentiel ou $H_n=\{H_n\}$ non-différentiel
...			

Tableau 1 : Trois usages du signe linguistique et leurs articulations respectives

Légende : S_n : signe linguistique articulé différemment aux autres éléments de la langue. H_n : signe linguistique sui-référentiel, éléments d'une langue. \emptyset : ensemble vide, ne contenant aucun élément. \pm : valeur qualitative établissant l'homogénéité des signes linguistiques. $\$$: locuteur.

2 Névrose

Lacan a proposé une théorie des discours de névrose à partir d'une conception assez originale du signifiant (détournement du signifiant saussurien largement critiquable par la linguistique). Rappelons la définition qu'il en donne : « un signifiant est ce qui représente un sujet [un locuteur] auprès d'un autre signifiant » (1968-1969). Il propose que le signifiant représentant le locuteur soit désigné par S_1 et que l'autre signifiant auprès duquel le locuteur est représenté soit noté S_2 ; le sujet locuteur sera noté $\$$. Notons d'emblée la dimension sémantique qui se dégage de l'articulation des signifiants lacaniens entre eux : rétroactivement, le second signifiant éclaire le premier ; mais le second est toujours susceptible d'être suivi d'un autre, puis d'un autre.

La clinique atteste au cas par cas de la générativité sémantique infinie du discours de névrose depuis que Freud invente un dispositif sensible aux associations morphématiques et phonétiques qui font sentir combien les discours de névrose sont gros de doubles sens et d'interprétations infinies (Freud, 1898 par exemple). Exemple : Un locuteur peut signifier sa douleur avec un morceau de pain (S_1) dont la signification sera éclairée par l'association graphique avec le mot anglais *pain* (S_2). Les discours de névrose sont, au moins tacitement, construits sur la mobilisation de l'Autre : le signifiant, tel que Lacan en a fourni une théorisation à l'usage du psychanalyste, est moins lié au signifié qu'aux autres signifiants

avec qui il s'articule dans un système de renvois infinis. Voilà l'usage discursif que fait le névrosé du signe linguistique. Il s'agit d'un usage représentationnel du signifiant, c'est-à-dire que le discours de névrose est l'expérience que fait le sujet de ne pas exister ailleurs que dans la représentation que le langage peut lui fournir de lui. Pourtant ces mots, et l'ordre du langage tout entier, sont insuffisants pour résoudre entièrement l'énigme ontologique : qu'est-il, ce sujet particulier ? La logique sous-jacente à son activité de symbolisation, fût-elle une stochastique, est-elle formalisable, peut-elle s'écrire ?

Les effets de sens se déduisent de la nature différentielle des signifiants entre eux. Cependant, une autre propriété importante distingue le « signifiant maître » (S_1) du signifiant second (S_2), c'est qu'ils ne relèvent pas du même niveau, ils ne sont pas de même nature. Pierre Bruno le précise ainsi : « L'implication signifiante $S_1 \rightarrow S_2$ est inintelligible si elle n'est pas entendue comme la conséquence de la contradiction (il n'y en a qu'une, celle que Russell a découverte et formulée en 1901¹) qui hétérogénéise les deux termes. S_1 doit être entendu comme le signifiant qui fait intrusion, par forçage logiquement indu, dans le langage. Il se veut représentatif, mais ne peut l'être seul. S_2 , renonçant à l'intrusion, n'est pas représentatif. » (2003, 7) Dès lors, si les propriétés linguistiques de S_1 et S_2 sont fondamentalement les mêmes, leurs participations respectives au discours sont rigoureusement hétérogènes, asymétriques. Bruno en fait une démonstration aux accents russelliens comme suit : « Disons S_1 le signifiant qui s'inscrit dans l'Autre alors qu'il ne le devrait pas. C'est le signifiant d'intrusion [...]. Disons S_2 le signifiant second qui ne s'inscrit pas dans l'Autre, car, sinon, il se confondrait avec S_1 . Ce S_2 , ne s'inscrivant pas dans l'Autre, pourrait dès lors s'y inscrire. [...] C'est en ce sens que le signifiant S_2 est tout à fait asymétrique par rapport au S_1 . Il est un représentant à jamais non représentatif, et ce qu'il dénote est un objet qui ne pourra jamais être objectivé, c'est-à-dire appartenir à la collection des objets qui peuvent entrer dans une proposition ayant du sens. » (2003, 91)

L'Autre, « trésor des signifiants » (Lacan, 1999, 206), se définit comme l'ensemble des signes linguistiques s'articulant différentiellement. $\text{Autre} = \{S_1, S_2, \dots, S_n\}$. Or, le sujet emploie S_1 pour être représenté dans l'ordre du langage (« l'intrusion, par forçage logiquement indu ») : $A = \{\$, S_2, \dots, S_n\}$. Répétons que le sujet n'est pas un signifiant, qu'il n'est que représenté et ce faisant il joue sur la propriété qu'a le signifiant de représenter. Le S_2 en s'articulant différentiellement² à S_1 délimite nécessairement un écart (noté \emptyset et correspondant à l'« objet a » de Lacan) : $S_2 = \{\emptyset, S_1\} = \{\emptyset, \{\$\}\}$, c'est-à-dire cerne l'impossibilité logique à s'articuler sans reste à S_1 du fait de l'articulation *par définition* différentielle des signifiants entre eux. L'intrusion du signifiant, c'est l'évènement langagier nouveau par lequel le locuteur vient à s'inscrire dans le langage, à s'y faire représenter. Manifestations de l'inconscient qu'on a pu lister sans doute trop restrictivement en symptôme, lapsus, acte manqué, rêve, trait d'esprit, oubli... et que l'on généralisera en tout ce qui se tient à fleur de dire (constante équivocité, infinité des interprétations...). Le signifiant non-intrusif s'articulant à S_1 est comme condamné à ne pouvoir représenter (ou entourer) que l'irreprésentable, le non symbolisable, soit à se tenir sur l'accorde de la contradiction. Autrement dit, il indique négativement ce qui du sujet ne peut s'inscrire dans le langage (ce qui demeure donc asémantique).

3 Psychose

Le régime psychotique de la parole mobilise le signe linguistique dans un usage

¹ Cf. Russell, 1903, 101.

² La nature différentielle du signifiant pourrait être écrite ainsi : $\forall n, \neg \exists x, S_n = S_x$. Nous lisons : quel que soit n , il n'existe pas de x tel qu'un signifiant n serait identique à un signifiant x . Nous écrivons aussi $S_n = \{S_x, \emptyset\}$.

autoréférentiel, pour lequel le signe se désigne lui-même (Lacan qualifie cet usage d'holophrastique, bien qu'à proprement parler il ne s'agisse pas exactement du trope du même nom ; à défaut d'un meilleur terme, nous désignerons cet usage du signe comme « holophrase »). Exemple : un locuteur me rapporte son étonnement que le signifié « pain » soit articulé au signifiant « pain », qu'il est étonnant que le signifiant « pain » correspondent justement à la sonorité /pɛ̃/. (On sera sensible à l'effet de concentration particulière sur le signe conduisant à l'expression d'une tautologie et d'une perplexité du locuteur (et de l'allocutaire) ; tout se passe comme si le signifiant « pain » était pris pour signifié ; pour le dire avec Freud : une représentation de mot traitée comme représentation de chose.) On en déduit deux conséquences simultanées alternatives : 1°) le signe holophrasé ne permet pas au sujet d'être représenté dans le langage dans la mesure où l'holophrase ne fait pas référence au sujet mais seulement à elle-même ; et/ou 2°) le signe holophrasé représente effectivement le sujet dans le langage, mais en l'identifiant à son propre signe, c'est-à-dire en dégradant le « locuteur » en pur signe linguistique parlé par l'Autre. Ainsi, si l'Autre de la névrose pouvait être défini comme « trésor des signifiants », ou encore comme l'ensemble des différents signes linguistiques qui ne se représentent pas eux-mêmes (et une telle définition implique une tension paradoxale quant à l'auto-inclusion ou non de l'Autre), l'Autre de la psychose serait un « trésor d'holophrases », dont l'extension serait réduite *in fine* à $\text{Autre}=\{\text{Autre}\}$. Penchons-nous sur chacune des deux alternatives. Elles se déduisent en somme de la définition que nous retiendrons de l'holophrase. Ou bien l'holophrase est strictement autoréférentielle, ou bien elle est autoréférentielle mais le sujet peut néanmoins l'employer pour se représenter.

Premier cas, celui de l'holophrase strictement autoréférentielle, « sans perte » : $H_n=\{H_n\}$. L'Autre se définit alors comme classe d'éléments ne se référant strictement qu'à eux-mêmes : $\text{Autre}=\{H_1, H_2, \dots, H_n\}$; ensemble duquel l'Autre est remarquablement exclu dans la mesure où il ne se mentionne pas uniquement lui-même et duquel le Sujet est exclu dans la mesure où nul élément de cette classe ne représente autre chose que lui-même. Nous sommes ici face à un système langagier apparemment autonome où nul sujet ne fera jamais intrusion tant la définition strictement autoréférentielle constitue une barrière infranchissable. Cela tient donc moins aux propriétés du langage qu'à la prémisse particulière qui conçoit le signe linguistique comme holophrase ; il s'agit d'une « attitude » particulière à l'égard des éléments langagiers, d'une façon de se tenir face à l'ordre du langage. Or, cette attitude établit la langue comme système de premier ordre et complet. La catatonie peut être une façon muette et immobile de faire correspondre tautologiquement le corps avec lui-même, d'épouser exactement l'espace occupé par un corps exclu de l'ordre langagier.

Second cas, l'holophrase, autoréférentielle, représente aussi le sujet locuteur : $H_n=\{H_n, \$\}$. Alors, l'Autre se définit comme classe des éléments se référant à la fois à eux-mêmes et au sujet : $\text{Autre}=\{\{H_1, \$\}, \{H_2, \$\}, \{H_3, \$\} \dots \{H_n, \$\}, \{A, \$\}\}$; ensemble dans lequel chaque élément représente aussi le sujet et dans lequel la classe entière peut être incluse car elle représente le sujet et se représente elle-même toute entière (on reconnaît dans cette notation la signification personnelle que chaque élément du langage est susceptible de prendre dans certains vécus psychotiques). On déduit de cette formalisation de l'Autre, la notation suivante : $\text{Autre}=\{\text{Autre}, \$\}$ (à la condition que \$ satisfasse aux conditions d'inclusion dans l'ensemble : soit \$ un élément se référant à lui-même et au sujet) et nous ne nous étonnons pas d'y reconnaître la structure même de l'élément holophrasé venue récursivement se refléter dans la structure de l'Autre. Cependant, ce deuxième cas soulève une difficulté : chacun des éléments langagiers y assume *réflexivement* la propriété différentielle du signifiant : $H_n=\{H_n, \emptyset\}$ et cela tient à notre prémisse qui définissait l'holophrase comme ce qui se désigne *et* représente le

sujet. Autrement dit, chaque holophrase, à représenter *aussi* le sujet, est toujours *un peu* différente d'elle-même, toujours seconde, et l'holophrase ne peut donc pas se désigner exactement elle-même comme le voudrait sa définition. D'où, $H_n = \{H_n, \$\} = \{\{H_n, \emptyset\}, \$\} = \{S_1, \$\} = S_2 = \{S_2, \$\}$ et $S_n \neq S_n$ chaque holophrase représente le sujet au lieu logique de la pure différence, au lieu du Réel. C'est-à-dire que chaque élément de ce langage holophrasé s'articule différenciellement, où c'est le sujet représenté dans le langage qui assume la fonction de pure différence entre les signes. Le sujet s'éprouve étrangement comme manquant toujours dans l'Autre, comme objet cause du désir de l'Autre. Il est circonscrit par chacun des éléments du langage. *Il est représenté par une holophrase auprès d'une autre holophrase qui ne diffère que du sujet.* Cette formulation rendrait compte tant de la paranoïa, de l'érotomanie, que dans une certaine mesure de la mélancolie, si par mélancolie, on entend l'identification à l'objet archaïquement (éternellement) perdu.

4 Discussion

En mobilisant le vocabulaire théorique de sa discipline (la psychopathologie clinique), l'auteur regrette les confusions possibles avec les concepts de la linguistique (en particulier, la notion lacanienne d'holophrase, réductible à l'autonymie). Il est ouvert aux suggestions pour désigner plus correctement ce dont il parle. Par ailleurs, cette réflexion, largement exploratoire, schématique et limitée par la forme de sa communication, met de côté certaines positions éthiques intéressantes. Notamment, comment le sujet autiste mobilise-t-il le signe linguistique et dans quel type de discours s'engage-t-il ? De plus, précisons bien que cette analyse au niveau sémiotique ne constitue évidemment pas une étiologie des positions éthiques ; elle ne renseigne pas sur les causes de ces usages. On pourra s'interroger sur l'intérêt diagnostique de la démarche. En portant son attention sur le maniement du signe linguistique et de l'Autre (classe d'éléments sui-référentiels ou bien classe d'éléments signifiants), le clinicien peut dès lors ajuster éthiquement sa façon de se rapporter aux sujets-locuteurs auprès de qui il travaille. Enfin, cette étude, très focalisée sur le signe, sert de repérage préalable à une étude sur les implications discursives des grandes modalités d'usage du signe.

Références

- BRUNO P. (2003). *La passe*, Toulouse : PUM.
- DERRIDA J. (1998). *Psyché, Invention de l'autre* [1984,1986], t. 1, Paris : Galilée.
- FREUD S. (1898). Sur le mécanisme psychique de l'oubli, *Résultats, idées, problèmes*, Paris : Puf.
- KRISTEVA J. (1974). *La révolution du langage poétique*, Paris : Seuil.
- LACAN J. (1999). *Les Ecrits* [1966], t. 2, Paris : Seuil.
- LACAN J. (2006). *Le séminaire XVI, d'un autre à l'Autre* [1968-1969], Paris : Seuil.
- RUSSELL B. (1903). *The Principles of Mathematics*, vol. 1, Cambridge : Cambridge University Press.
- SAUSSURE F. (1972). *Cours de linguistique générale* [1916], Paris : Payot.